



MONY ELKAIM

Systemes et scènes

MONY ELKAIM : JE VAIS VOUS LIRE le texte d'une intervention faite à un congrès de thérapie familiale. J'aimerais pouvoir discuter ce texte avec vous. Je vous propose de m'interrompre à tout moment si vous avez un commentaire à faire.

J'avais été invité à parler de créativité. Mon intention était de produire une situation de création avec les participants pendant cette intervention.

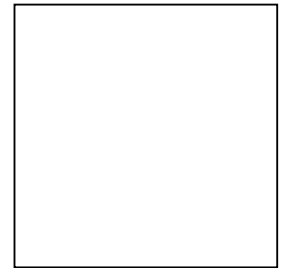
Bonjour. Je propose de travailler avec vous ce matin à partir d'un échange autour d'une famille simulée.

« Famille simulée » : Dans notre jargon cela veut dire les personnes de l'auditoire qui se proposent comme volontaires pour simuler une famille.

Je parlerai du thème général de ces journées : la créativité à partir de celle qui surgira ici... Je vais vous demander non tant d'écouter que de regarder et d'observer ce qui se passe... Ce qui se passe au niveau non verbal est extrêmement important en thérapie familiale.

Certaines danses non verbales peuvent avoir pour un thérapeute systémique la même importance qu'un lapsus pour un thérapeute d'inspiration analytique.

Je citerai comme exemple un extrait de la bande vidéo d'une thérapie de la famille.



Transcription d'une intervention faite par Mony Elkaïm le 10 décembre 1985 au séminaire de Félix Guattari. Le texte présenté provient d'une rencontre organisée à Grenoble en juin 1985 par le « Centre d'Études et de Recherches sur l'Approche Systémique ».

Il y avait de gauche à droite, le thérapeute, la fille, la mère, la grand-mère et le père. L'observateur pouvait remarquer un comportement qui se produisait plusieurs fois en une quinzaine de minutes.

La mère adoptait une position corporelle apparemment séductrice en regardant le thérapeute, puis brusquement, croisait les bras, baissait la tête et semblait se désintéresser de ce qui se passait.

Quand on voyait la bande à nouveau, on remarquait que chaque fois que la mère adoptait la position apparemment séductrice, la fille et la grand-mère croisaient les jambes devant elle et ce n'est qu'alors que la mère croisait les bras et baissait la tête.

Lors d'un nouvel examen, il apparaissait qu'entre le moment où la mère se montrait comme séductrice et le moment où la fille et la grand-mère croisaient les jambes, le thérapeute avait rajusté son nœud de cravate.

Puis on découvrait que le père bougeait le pied entre le moment où son épouse regardait le thérapeute et le moment où celui-ci était aux prises avec son nœud de cravate. On avait ainsi la séquence suivante : la mère regarde le thérapeute en manifestant un comportement apparemment séducteur, le mari bouge le pied, le thérapeute touche sa cravate, la fille et la grand-mère croisent les jambes devant la mère. Celle-ci croise les bras et d'un air apparemment renfrogné baisse la tête.

Il est bien sûr possible de partir d'une autre ponctuation. Mais ce qui est intéressant, ce sont les aspects redondants d'une séquence qui apparaît régulièrement.

Nous avons donné une énorme importance au langage sans insister suffisamment sur les ballets dans lesquels nous sommes pris.

Essayons de voir la danse que nous allons exécuter, la famille et moi.

Comment construisons-nous ce que nous voyons ? Il y a une voie unique entre chacun d'entre nous et cette famille. Bien sûr, il existe des règles intrinsèques du système thérapeutique qui peuvent être étudiées, règles qui ne sont pas forcément uniques. Mais la manière dont vous allez construire ce système thérapeutique, dont vous allez faire des hypothèses, dont

vous allez intervenir, est liée à votre propre histoire, à votre propre contexte et à ce qui se passe pour vous dans ce système thérapeutique.

J'essaierai, dans le processus de simulation, d'expliquer concrètement ce que je veux dire par « lois générales », « règles intrinsèques et singularités ».

Pour moi, il n'y a pas de voie royale. Il n'y a qu'une voie unique pour chacun d'entre vous. Je donnerai l'exemple d'un énorme rocher au travers du chemin. Ce rocher a plusieurs facettes : génétiques, neurophysiologiques, etc., mille facettes. Je pourrais essayer de bouger ce rocher en mettant un levier à un endroit particulier. Je serais forcément réducteur car le levier n'est appliqué qu'à un seul point du rocher. Mais quand le rocher bouge, tout bouge, moi y compris.

L'image du rocher ne me semble pas suffisamment correcte, je préfère dire : je suis dans un bateau avec vous tous, je veux avancer, j'appuie ma gaffe quelque part pour mouvoir le bateau et ça marche ou ça ne marche pas. Si le bateau avance, on avance tous ensemble. Avec le rocher, ce qui ne marche pas, c'est que je suis en dehors, moi, je préfère être « avec », autrement je suis tout seul.

Félix Guattari : J'aimerais qu'on relise ce texte en substituant « scène » à « système ».

M. E. – Pourquoi scène ?

F. G. – Une idée, comme ça !

M. E. – Je préférerais évidemment que ça soit moins réducteur. Tu vois, chaque religion a ses petits dieux. Il y a la religion des scènes et la religion des systèmes. Cela n'est pas évident. La scène renvoie à des histoires comme « la scène primitive », à l'objet théâtral ou à l'avant-scène.

F. G. – Pourquoi n'y aurait-il pas un système sur une scène ?

M. E. – Il y a des systèmes partout, y compris dans les scènes.

Une intervention qui met l'accent sur un point particulier ne signifie pas pour autant que l'intervenant refuse de reconnaître la multiplicité des paramètres en jeu. Quand je vois la famille d'une anorexique mentale, je ne parle pas de choses extrêmement importantes pour l'anorexique comme l'image du corps, être femme, la nourriture, etc.

Pourtant, au fur et à mesure que le système thérapeutique va évoluer, l'anorexique va bouger. Elle racontera un jour : « Je suis revenue d'une surprise-partie, j'ai mis la clé dans la serrure et mes règles sont revenues », ... belle métaphore ! Le problème n'est pas de comprendre de manière exhaustive toutes les règles d'un système, il est aussi d'accepter qu'à un moment donné se crée un pont spécifique entre le système familial et nous, membres du système thérapeutique et c'est sur ce pont spécifique que nous jouons. Une fois que le système thérapeutique change, tout change. Le système thérapeutique modifie ses règles d'évolution et nous recommençons à travailler à partir d'un nouveau niveau de fonctionnement du système. Le fait que la famille évolue « positivement » ne signifie pas que ce que nous avons fait est correct ou que notre analyse a été juste. Nous avons été opératoires. Cela ne dit rien quant à l'intersection entre notre analyse et je ne sais quelle vérité du système.

Le modèle sous-jacent à la manière dont je travaille est un modèle où est importante l'intersection entre ma construction du réel et celle des membres de la famille.

Quelqu'un annonce que la famille simulée est prête. Mony Elkaim reçoit alors sur l'estrade les différents membres de la famille en leur serrant la main à tour de rôle. La disposition adaptée est la suivante : assis sur des chaises un homme et une femme, un assez grand espace puis trois femmes assises également. Le thérapeute s'installe en face, à égale distance des différentes personnes.

À peine la famille est-elle assise que Mony se relève et demande à l'audience : « Que voyez-vous ? »

Un participant : « Il y a deux camps. »

Mony : « En apparence, oui... Mais ne confondez pas ce qu'ils vous montrent et ce qu'ils sont. Ils vous montrent qu'apparemment il y a deux camps ; il peut y avoir chez eux une entente pour montrer cela. »

Sinon, vous ressembleriez à ces personnes qui attendent à la sortie du théâtre, le traître du mélodrame, pour le prendre à partie. C'est ajouter l'injure à la blessure. Je ne suis pas sûr que le traître soit tellement heureux de son rôle et il n'est pas évident qu'il n'aurait pas préféré jouer le rôle du jeune et beau héros.

Il ne faut pas confondre ce qu'ils présentent et ce qui se passe. Ils vous montrent comment ils fonctionnent et déjà vous fonctionnez avec eux.

À partir du moment où je suis assis avec eux, il n'y a plus eux, mais nous. Je n'ai jamais vu en thérapie une famille, un couple ou un individu. Je n'ai vu que des familles, des couples, des individus dans un système thérapeutique auquel j'appartiens. C'est moi qui les construis. Je construis le réel avec vous dans le processus même de demander ce que vous voyez de cette famille simulée.

Mony (à la famille simulée) : « Que puis-je faire ? »

Madame : « Nous venons vous parler de Catherine, mais je crois que j'aimerais mieux que mon ex-mari vous explique. »

F. G. — Ma première remarque se situera dans le prolongement de cette histoire de scène. Je veux signifier par scène qu'il s'agit avant tout de « mise en existence ». Je pense que l'existence est toujours articulée à un enchevêtrement de scènes ou de fragments de scènes. L'intérêt de ta perspective systémique est peut-être qu'elle s'inscrit à un certain carrefour de scènes existentielles hétérogènes. Lorsqu'on se réveille le matin, on se met en scène, on dispose une scène ou on ne la dispose pas. Quand ici on avait réfléchi ensemble sur les rêves, on avait établi que l'entrée dans un rêve correspond souvent à un retour sur une scène antérieure de rêve. On découvre alors que plusieurs scènes de rêves coexistent les unes avec les autres ; sur certaines d'entre elles se jouent des événements fantasmatiques qui peuvent impliquer d'autres personnes, d'autres situations, d'autres contextes. Dès le début de l'écoute du compte-rendu de cette simulation, ce qui se trouve mis en alerte en moi c'est la nécessité de ne rien perdre du caractère spécifique de chacune des scènes qui s'y profile ; nécessité d'une part d'en prendre acte, si je puis dire, mais aussi d'en cerner les traits singuliers et les règles intrinsèques. Tu vois où je veux en venir ! Je voudrais te tirer aussi loin que possible d'un courant théorique axé sur la recherche de règles intrinsèques générales. Ce qui me paraît essentiel, au contraire, c'est de rendre intelligibles les règles intrinsèques singulières et processuelles d'un système ; c'est-à-dire de ne pas perdre ses dimensions de contingence et d'historicité.

Singularisation, processualisation, autonomisation. En d'autres termes : pas de salut du côté des universaux intrapsychiques, intra-familiaux, des lois générales relatives aux régimes de communication ou aux systèmes homéo-statiques. L'important, pour moi, c'est d'arriver à conquérir la spécificité des niveaux. Prenons un exemple d'une autre nature avant d'en revenir à celui-là. Un apprenti musicien peut rester prisonnier d'un « cadrage » existentiel où il se trouve, le nez collé à la partition qu'il déchiffre laborieusement, on dira qu'il entretient alors un rapport d'asservissement à ce qui est écrit. L'ensemble de l'agencement d'énonciation se trouve comme collé au texte. C'est seulement dans la mesure où se profilera un autre agencement pragmatique comportant une nouvelle « mise en scène » de l'interprétation musicale et l'entrée effective d'autres univers de référence esthétique qu'une dimension plus créative de la performance permettra de « toucher », voire de bouleverser la subjectivité de l'auditeur. Mais cela suppose qu'on saisisse les traits spécifiques de cette autre mise en scène, disons, ses règles intrinsèques. En l'occurrence, lorsque tu as demandé : « ça correspondrait à quoi ? », tu as déjà dégagé un premier niveau, d'entrée de jeu représenté par les scènes de danses. Là où généralement les éléments corporels ou incorporels ne sont pas pris en considération, tu as mis un coup de projecteur.

Dans ma perspective, il importe peu que ce soit seulement le projecteur constitué par le regard du thérapeute ou un dispositif vidéo qui mémorise la scène. Ce qui compte c'est qu'il y ait discernabilisation d'un certain type de composantes d'agencements de subjectivations. Alors une nouvelle « disposition » existentielle peut apparaître. Le fait, par exemple, qu'il y a cette pièce où des gens d'une même famille qui viennent s'asseoir alors qu'il y a longtemps qu'une famille « normale » ne se réunit plus dans des conditions similaires. Elle s'entasse autour de la bouffe ou devant la télé. Mais là, on se trouve en présence d'un cérémonial imprévu, qui tient à la présence, à l'intrusion de ce nouveau type de metteur en scène qu'est le thérapeute de la famille. Voilà un deuxième élément dont il conviendrait de saisir les dimensions spécifiques, parce qu'il peut être générateur de processus de singularisation. La configuration de la pièce peut entrer en ligne de compte, son

aménagement, son éclairage, sa décoration. Est-ce qu'elle est éclairée, sombre, etc. ? Certains traits spécifiques des divers protagonistes pourront également tenir une place prévalente. Le thérapeute lui-même, comme le ferait un metteur-en-scène, se dira : « qu'est-ce que je fais dans ce spectacle-là plutôt que dans un autre ? »

Il faudrait encore distinguer un troisième niveau, celui de la constitution d'une matrice narrative polarisant le système. Tout semble en effet se jouer autour du thème : « il y aurait deux camps. » Dans la cour d'école, lorsque j'étais gosse, c'était une chose très importante de décider qu'il y ait deux camps. Et moi, qui étais depuis toujours un organisateur de bandes, j'avais mon propre camp, mais par ailleurs j'étais obligé d'organiser le camp adverse, sinon on ne pouvait pas déclencher la bataille ! Cette polarité des deux camps va entrer en rapport de surdétermination avec d'autres systèmes de dualité. C'est un peu comme dans ces sociétés archaïques, où l'on trouve souvent plusieurs systèmes de partition entrecroisés au cœur de l'organisation du village et de ses projections spatiales, qui permettront à la fois de coder et de singulariser les échanges de toute nature. Voilà quelques traits spécifiant les scènes existentielles qui viennent d'être mises en place. On va voir, à présent, si par la suite il en advient d'autres.

On réalise que, de gauche à droite, sont assis le père, sa nouvelle épouse, il y a un espace, puis la patiente désignée, la mère qui est la première épouse puis une autre fille.

Mony (à l'audience) : « Que pensez-vous ? »

Un participant : « Je pensais que c'étaient trois sœurs et je suis étonné de découvrir l'ex-femme. »

Mony : « Quand on travaille en formation avec les étudiants, il ne faut pas tomber dans une lecture simpliste qui consiste à relever systématiquement en quoi l'étudiant projette sa famille d'origine sur la famille qu'il voit. »

Par contre, il est passionnant de se dire : « Qu'est-ce qui naît en moi, qui est amplifié en moi par ce système thérapeutique auquel j'appartiens ? » Ce que je vais vivre est quelque chose que ce système thérapeutique me fait vivre et qui a une fonction dans ce système. Ce que vous allez vivre comme colère,

irritation ou autre n'est pas uniquement ce qui a été amplifié en vous par rapport à votre passé mais c'est aussi ce qui, dans ce système thérapeutique, a été amplifié en vous, en fonction du grain du bois qui vous constitue mais aussi parce que cela a une fonction, en général d'ailleurs celle de maintenir l'homéostasie du système. Ainsi ce que l'on sent ne doit pas être rejeté. Il est plus utile de se demander quelle est l'utilité pour ce système thérapeutique que je vive ce que je vis. En général, l'utilité est d'aider à maintenir ce système dans un état stable.

L'assemblage qui se constitue entre vous et la famille n'est pas uniquement l'assemblage entre votre famille d'origine, vous et la famille. En fait, tout une série d'éléments sont en jeu : les règles de l'institution dans laquelle vous voyez cette famille, les règles de cette famille, les règles de votre propre famille, les règles du système de supervision dans lequel ce cas particulier est discuté, sans compter tout une série d'assemblages constitués d'éléments apparemment extérieurs : mass-médiatiques, politiques ou autres. Tout joue ensemble dans ce processus qui apparaît à un moment donné. Il est impossible d'être exhaustif dans le travail que l'on fait. Nous ne pouvons pas savoir quels sont tous les éléments en jeu. L'acte réducteur de l'intervention ne signifie pas forcément que l'on se prend au jeu de croire que seuls un ou deux paramètres jouent. Dans la simulation le thérapeute a donné la parole à quelqu'un qui donne la parole à un autre pour parler de quelqu'un d'autre.

Il peut être dit aussi : « Le groupe des femmes délègue le pouvoir à l'homme. »

Ce que nous sentons dans un système thérapeutique est pour moi fondamental. Le système thérapeutique est un système fait d'intersections entre univers. Il est important de travailler sur ces interfaces.

Le formateur doit créer le contexte où l'étudiant peut utiliser ce qu'il sent comme outil pour explorer ce nouveau domaine qu'est pour lui le système thérapeutique. Ceci n'exclut pas, par ailleurs, l'hypothétisation au niveau des règles de ce système que nous construisons.

Ils existe des lois générales valables pour différents systèmes ouverts et des règles plus spécifiques, plus uniques, plus sin-

gulières, valables uniquement pour ce système particulier à ce moment-là.

M. E. – Là, vient un passage qui, à la fois, marque quelque part ma relation avec le mouvement dit systémique et me sert de tremplin. C'est la référence à une série de valeurs qui sont communes à notre mouvement. Ces valeurs représentent d'ailleurs une grande illusion : les gens savent que ce sont des trempins, mais non pas des vérités.

Les lois générales sont des lois valables pour tout système ouvert. Ces lois sont celles qui ont été avancées par Ludwig Von Bertalanffy qui a créé la « Théorie Générale des Systèmes ». Elles sont appliquées aux thérapies familiales.

Ce sont par exemple :

- la totalité : un système est plus que la somme de ses composantes ;
- l'homéostasie ou le maintien du comportement du système à l'intérieur de certaines normes ;
- l'équifinalité : des éléments semblables dans le présent peuvent être liés à des éléments différents dans le passé ;
- etc.

M. E. – Je veux faire une parenthèse. Pour ceux qui sont, parmi vous, étrangers au domaine dit « systémique », je vous résume rapidement l'intérêt de cette histoire d'équifinalité.

C'est dire qu'il n'y a pas de lien causal direct. En médecine, si quelqu'un vient chez moi avec un œdème malléolaire, je vais réfléchir au lien œdème malléolaire/problème cardiaque. Il y a une sorte de filière qui fait qu'il y a différentes hypothèses possibles pour ce symptôme.

Dans la théorie des systèmes, des éléments semblables sont liés à des éléments passés différents, ce qui rend dépourvue de sens la recherche de la causalité. La causalité elle-même est complètement limitée par les rétroactions dans le système qui font qu'on ne sait plus à quoi est lié l'élément qui surgit. Par ailleurs, cette théorie des systèmes avancée par Bertalanffy a mis l'accent, surtout, sur le maintien de l'équilibre d'un système. Et ceci a été utilisé par les thérapeutes de famille qui ont essayé de penser à un symptôme non

seulement en termes d'économie personnelle, mais aussi en termes d'économie familiale. Par exemple ils se sont mis à imaginer qu'un symptôme chez un patient pouvait aider le système familial à geler le temps, à maintenir une sorte de situation anachronique. Ceci a permis des résultats intéressants quand nous disions aux familles que celui qu'elles amenaient, accablé par la maladie – pour reprendre la phrase d'Isaïe (53, 10) – était en fin de compte celui qui, d'une certaine manière, s'imaginait porter les « péchés » des autres. Cette « théorie des systèmes », en tout cas, a permis à plusieurs théoriciens de thérapie familiale de penser en termes nouveaux : un symptôme surgit chez quelqu'un, cela ne veut pas dire qu'il est lié à un sujet. La notion du sujet est alors complètement décentrée ; elle n'est plus liée à l'individu, ni même à la famille, mais à un système plus large. L'individu est agi et le lieu où ça arrive n'en est pas la source. En cela, l'intérêt des travaux de quelqu'un comme Bateson, qui pourrait être vu comme un théoricien familialisant (parlant d'une « double contrainte »), se situe à un tout autre niveau. Bateson a constamment essayé de penser en termes d'écologie mentale. Il se demande ce que peut signifier la limite de l'individu. La limite, dans le cas du bûcheron, est-ce l'individu biologique, ou faut-il y intégrer la cognée ou l'arbre qu'il est en train d'abattre : Bateson a totalement remis en question les limites du sujet, qu'il s'agisse d'une situation apparemment individuelle ou familiale. Ces contradictions apparentes ne sont pas inintéressantes chez quelqu'un comme Bateson, parti d'un groupe de recherches qui s'est intéressé au morcellement du schizophrène et qui a refusé de limiter cet aspect, pour reprendre un certain langage, à une incapacité d'accéder à l'ordre symbolique. Bateson propose une lecture apparemment réductrice, familialiste, en parlant de double contrainte, mais de fait, il indique quelque chose de plus large, puisqu'il remet en question l'idée même que ce qui surgit chez quelqu'un est lié à un déséquilibre des instances de ce sujet. Je vous raconte ce qui précède pour vous montrer que les théories d'auteurs comme Von Bertalanffy, même si elles paraissent réductrices, ont permis beaucoup de rêveries et de réflexions au niveau des théories systémiques.

Ces lois valent pour les systèmes ouverts à l'équilibre. Quand un système est poussé hors de l'équilibre, ce qui compte, si l'on s'intéresse aux analogies entre le monde physico-chimique ou biologique et les systèmes humains, ce sont les règles intrinsèques, spécifiques à ce système et non les lois générales. L'histoire se met à jouer un rôle important sans pour autant être ramenée à une vision linéaire. En effet, lorsqu'un système est poussé hors de l'équilibre, à un moment donné, une fluctuation va s'amplifier au hasard. Cette amplification peut, à travers une bifurcation, mener ce système à un nouveau de fonctionnement.

Prenons l'exemple d'un système hydrodynamique, d'un liquide qui est chauffé. Au-dessous d'une certaine température rien de particulier ne va apparaître à la surface du liquide. Mais à un moment donné, pour un changement infime de température, la chaleur n'est plus transportée par conduction mais par convection. Apparaissent alors à la surface du liquide des cellules hexagonales appelées cellules de Benard. C'est ce qu'Ilya Prigogine appelle une structure dissipative, c'est-à-dire une structure qui dissipe l'énergie qui est appliquée au champ. Cet exemple nous apprend que lorsqu'un système est poussé hors de l'équilibre (en l'occurrence ici la température), à partir d'un seuil particulier, une fluctuation peut s'amplifier et une structure nouvelle apparaître. Cette structure peut avoir une nouvelle fonction laquelle va amener ce système loin de son équilibre vers une nouvelle structure donc nouvelle fonction, etc. Nous avons un feed back évolutif. Une sorte d'histoire nouvelle apparaît.

Dans le monde des systèmes à l'équilibre, l'histoire compte très peu : ce n'est que l'histoire de la promenade d'une fluctuation entre certaines normes.

Dans un système à l'écart de l'équilibre, l'histoire se met à jouer un rôle fondamental mais comme c'est le hasard qui quelquefois décide de l'amplification des fluctuations, l'histoire n'est pas forcément causale. Nous restituons au système l'histoire sans revenir à une vision linéaire des choses. Grâce à cette approche, une place est non seulement redonnée à l'histoire mais aussi au hasard. C'est pourquoi le thérapeute ne sait pas toujours à l'avance ce qui va arriver. Il sait comment

s'utiliser pour pousser le système hors de son équilibre, il ne sait pas forcément quel est l'élément qui va s'amplifier. Même des gens comme Minuchin qui ont insisté énormément sur les structures familiales et qui font apparemment un travail de restructuration, insistent beaucoup sur la crise comme partie intégrante du travail avec la famille. Il écrivait avec Barkaï dans son article « La crise comme outil thérapeutique », longtemps avant que nous nous intéressions à Ilya Prigogine, l'importance d'une crise pour permettre au système d'expérimenter de nouvelles transactions qui peuvent s'amplifier et gagner le système entier. Ainsi, les lois générales sont les lois valables pour les systèmes à l'équilibre. Les règles intrinsèques deviennent cruciales lorsqu'il s'agit de systèmes hors de l'équilibre. Les éléments singuliers, ce que j'appelle les singularités, sont des éléments uniques que nous allons faire surgir au fur et à mesure à travers cette simulation de famille.

F. G. – Ta description des ruptures systémiques s'opérant à partir de points de singularité est passionnante mais je redoute que la comparaison de ces phénomènes avec les « structures dissipatives » de Prigogine induise une modélisation perdant l'essentiel de la dimension d'autoréférenciation qui se trouve intrinsèquement liée à celle de la singularité. Le modèle physique de Prigogine est d'origine thermodynamique ; il conduit à la description de transitions d'état, dont on peut seulement dire qu'elles ne sont pas programmées avec la même rigidité causaliste que des changements d'état liquide, solide, gazeux, etc. On parvient à des états qui à partir d'une phase de désordre, mettent en place de nouveaux systèmes d'ordination. Il s'agit, en dernier ressort, des problèmes voisins de ceux que l'on rencontre dans la cristallographie ou la chimie organique. Avec les systèmes humains, ce qui me semble tout différent, c'est que la singularité n'est plus l'équivalent de la poussière qui, au sein d'un état de surfusion, fera basculer un changement d'état ou d'un catalyseur microscopique qui induira une transformation chimique. La singularité se constitue à présent comme processus de repérage, de cartographie, de l'ensemble du contexte et des instances autoréférenciées. Ce qu'elle catalyse ce n'est pas un état mais une composante

d'énonciation. L'apparition d'un symptôme (ou d'un malade-symptôme par exemple) ne doit pas être considérée ni comme artéfact, un phénomène parasite, ni comme un moyen d'expression « roue de secours » pour suppléer à une carence d'« intégration symbolique » ou faute d'une interprétation psychanalytique adéquate. Plutôt que de penser les choses en terme de stase symptomatique ou de métastase, il faudrait, dans cette perspective, admettre qu'un certain nombre d'objets jouent en effet un rôle catalytique de changement d'état, mais d'une façon positive, beaucoup plus créationniste que ne le suggèrent les images thermodynamiques et l'utilisation des singularités qui en est faite.

Un nœud problématique, c'est quelque chose qui s'instaure à un carrefour d'univers d'expression qui sont autant d'univers d'expression d'auto-référence. Par exemple, la phobie du petit Hans est à la fois l'expression d'une inhibition, d'une paralysie, d'un blocage et l'indication – l'indice, au sens de Pierce – de ce que de nouveaux univers de virtualité frappent à la porte. C'est comme une charge de plus-value de possibles qui se trouve injectée par le processus de singularisation et qui amène à restituer, à ré-agencer les entités du monde tel qu'il est ici et maintenant. Autre remarque relative aux singularités. Le danger, à mon avis, avec les descriptions du type de celles qui se réfèrent aux cellules de Bénard ou des processus physiques similaires, c'est qu'elles risquent de manquer la dimension ontologique propre à ces objets opérant des catalyses existentielles, disons à ces objets existentialisants. Ils ne peuvent être saisis à travers les coordonnées significatives ordinaires. Ils ne viennent à l'être que sur la base d'un gap, d'une rupture. Lorsqu'ils continuent d'entretenir, parallèlement à cette fonction de catalyse et de répétition existentielle, des rapports de dénotation et de signification, c'est une politique de contre-sens et de détournement des références, qui leur permet de parvenir à leur fin, qui est une mutation de l'appréhension de mondes et de constellations subjectives. De cela on ne peut rendre compte dans des conditions préfabriquées. Il faut inventer, et il faut assumer le risque inhérent à l'invention d'une méta-modélisation toujours à reprendre, toujours ouverte à des remaniements possibles. Donc le plus important, dans la singularité, c'est sa précarité et sa part

irréductible d'inconnu, cette aura qui échappe à la discursivité scientifique mais qui peut être visibilisée par exemple par la vidéo, la danse, la performance... Ce n'est évidemment pas cette part visible de la singularité qui, à elle seule, nous permettra de rendre compte magiquement des raisons pour lesquelles une rupture discursive, une raréfaction du sens a précisément déclenché telle prolifération, telle catalyse, telle fractalisation moléculaire. Mais cette fonction existentielle de mise en a-signifiante répétitive n'acquerra d'efficace pragmatique que dans la mesure où elle se répercutera dans d'autres registres : pisser au lit, battre son frère, agacer l'entourage, etc. Car en réalité nous avons affaire ici à un objet hyper-complexe qui, comme tu l'évoquais à propos du caillou ou du bateau, met en jeu une face visible, comportementale, s'exprimant dans le fait qu'on a affaire à un sujet dont la différence est définie par références aux autres, mais qui aussi a une face cachée, pour ainsi dire, invisible, aux potentialités incalculables. Il s'agit par conséquent d'un agencement tout à fait ambigu qui, d'un côté se présente comme une machine concrète repérable et qui, d'un autre côté, fonctionne comme une machine abstraite, dans des registres qui ne sont rapportables à aucune chaîne signifiante, à aucune description standard. Le processus de singularisation qui en résulte est donc à tête multiple ; il peut aussi bien fonctionner comme symptôme, fantasme, que comme facteur d'inhibition. Dans tous les cas, ce qui importe, c'est que le type d'objet mis en circulation prend le pouvoir sur la subjectivité, devient un objet catalytique producteur d'une subjectivité répondant plus à la définition qu'on en donne ordinairement, en ce qu'elle ne coïncide pas avec une totalisation circonscrite de l'individu, qu'elle l'excède de toutes parts, au-delà et en-deçà de ses limites attestables, tout en faisant prendre en gelée diverses dimensions de référence. C'est un peu comme un objet surréaliste ou un collage où se trouvent accolés et mis en interaction dans le même tableau une clé à molette, une machine à coudre, un paysage, etc. Ça engendre une sorte d'effet de boule de neige. C'est ça, l'action catalytique. D'une certaine façon chacun des éléments de cette boule se trouve mutilé à l'égard de sa fonctionnalité ordinaire : c'est une clé à molette, mais elle est tordue, elle est coudée, elle est inutilisable, on

ne pourra s'en servir pour déboulonner quelque chose ; elle est simplement posée là. Il y a la moustache de papa, mais ce n'est pas vraiment le père ; elle ne renvoie pas au père comme totalité personologique ; elle induit une dérivation vers tel ou tel type de visage ou même de gueule animale. C'est la moustache du père, mais en même temps c'est un trait d'intensité, pour le petit Hans, qui l'entraîne vers un devenir cheval. Ce type d'objet existencialisant se retrouve dans la névrose, comme dans toutes les productions de subjectivité, en particulier de nature religieuse. Pensez à l'ambiguïté, à la multivalence d'un objet tel que Jésus-Christ qui n'est pas réellement dans l'hostie tout en y étant essentiellement. Mais ça marche quand même, ça me transforme quand je prends l'hostie ; il y a efficience existentielle, en raison même de ce que c'est intenable d'un point de vue logique. C'est donc ce type d'objet, qui peut prendre un pouvoir catalytique sur la subjectivité et en changer l'état ; c'est ce processus sans cesse relativé, puis relancé ; c'est cette dimension d'objet hyper-complexe, sans arrêt menacé d'être récupéré dans les coordonnées de signification et qui risque, de ce fait, de perdre sa fonction a-signifiante de répétition existencialisante. C'est ce caractère de précarité, qui constitue en même temps la richesse de cet objet, de sa singularité et sa finitude réactivées en permanence, mais cependant toujours à même d'être resérialisées. C'est toutes ces dimensions des objets opérateurs de subjectivation dont je crains qu'elles ne sortent mutilées de l'analyse systémique.

Retour à la simulation.

Monsieur : « Je veux bien parler. Mon ex-femme m'a demandé de venir parce qu'elle est inquiète de l'état de Catherine avec laquelle elle vit. Je suis assez périphérique à cette situation ? Mais, bien sûr, si je peux vous être utile, je suis là. »

Mony : « Madame, je vous voyais regarder Monsieur pendant que nous parlions. »

Mony (à la salle) : « Qu'avez-vous vu ? »

Un premier participant : « Catherine baissait les yeux pendant que le thérapeute parlait avec les parents. »

Un deuxième participant : « Mais si X (le premier participant) a vu Catherine baisser les yeux pendant l'interaction, c'est que lui-même la regardait et ne suivait pas l'interaction entre Mony et les parents. »

Mony : « Bien sûr, X n'est pas en dehors du système thérapeutique puisqu'il se découvre regardant des gens regardant comme lui. »

M. E. – Quand je relis cette phrase, je ne la comprends pas bien, mais je l'ai laissée telle qu'elle est, dans le contexte. Cela m'a semblé juste et pourtant en partie incompréhensible. Je me suis dit que si je l'ai dit, c'est que ça avait un sens. Je l'ai donc laissée comme telle.

A. – C'est ce que Deligny appelle l'interlocution.

M. E. – Que veux-tu dire ?

A. – D'après Deligny, la situation typique de parole entre le thérapeute et les parents de l'enfant psychotique, c'est qu'on parle en la présence de l'enfant, comme s'il n'était pas là, et pendant ce temps-là, l'enfant regarde, il est pour ainsi dire interlocuté – comme « électrocuté » – par un courant de paroles qui le traversent.

M. E. – (à F. Guattari) Que penses-tu de cette histoire qui m'a, en effet, interlocuté, qui m'a laissé étonné ?

F. Guattari relit le passage en question.

F. G. – C'est toujours la même chose, elle met en relief le fait qu'on est tous toujours constamment sur une scène, en train de se regarder, sur toutes sortes de scènes mondaines...

Jean-Claude Polack – (à Mony Elkaim) Tu fais allusion à une scène existentielle, à des cartes existentielles. Cela me rappelle l'exemple que prend Sartre. Il parle du type qui regarde par le trou de la serrure où il voit une scène dans une chambre, et à un moment donné, il y a quelque chose de bizarre, le type se tourne et voit que dans le couloir il y a quelqu'un en train de le regarder par le trou de la serrure, et à cet instant ce qu'il voit à travers le trou de la serrure, ce n'est plus du tout la même chose. Cette histoire est le paradoxe dans lequel nous sommes tous pris. Nous sommes dans une histoire où l'on tente de faire sens d'un contexte comme s'il était extérieur à nous, alors que nous sommes à l'intérieur.

Nous ressemblons à quelqu'un qui décide de faire la carte du territoire dans lequel il se trouve et qui se dessine dans la carte qui est la carte du territoire où il est. Ce paradoxe est un paradoxe fondamental, incontournable dans lequel nous devons nous installer pour travailler.

Un participant : « X pourrait être le superviseur. Il voit des choses que toi, le thérapeute, tu n'as pas vues. Il a vu que Catherine baissait les yeux pendant que tu parlais avec les parents. »

Mony : « Ton intervention est importante parce qu'elle pose le problème de la supervision en direct. Quand est-il important d'écouter et d'apprendre sur les règles intrinsèques du système grâce au superviseur qui est derrière le miroir sans tain et quand devons-nous tenir compte de ce qui est singulier entre le système et nous ?

Ce que X a vu peut être son pont vers la famille, pas forcément le mien. Comment sortir de ce dilemme ? Comment utiliser à la fois la richesse de la supervision et ce que je sens ? Il est important pour le superviseur d'aider l'étudiant à mieux comprendre les règles intrinsèques du système auquel il appartient tout en l'aidant à développer ce pont unique entre la famille et lui. »

Une participante : « Je me suis mise à penser... »

Mony est frappé par la manière de s'exprimer de la participante et réfléchit avec elle sur ce qui s'est passé entre elle et le système thérapeutique sur la scène. Un débat s'instaure avec la salle qui permet de faire apparaître les éléments singuliers qui ont permis l'assemblage entre les singularités de la participante et les singularités du système thérapeutique.

Mony : l'exemple de cette phrase qui m'a accroché nous permet de parler de singularités pouvant être signifiantes, c'est-à-dire compréhensibles dans le contexte. Ceci se découvre d'ailleurs en un second temps. Dans d'autres situations, les singularités ne sont pas réductibles en termes de compréhension ou de logique.

Nous pensons, quand nous voyons une famille ou un couple en thérapie, dans les termes du modèle que nous avons créé pour comprendre le problème. La psychothérapie ou la supervision consiste, en partie, à nous mettre hors de l'équilibre, à

faire que nous n'arrivions plus à penser de la même manière. Cependant, si l'on est trop distant de moi, si l'on parle trop différemment de moi, le contact peut être perdu. Ainsi, il fut une époque où j'ai dirigé un centre de santé mentale dans le sud du Bronx, à New York. La population servie par ce centre était essentiellement portoricaine. Pour les problèmes de santé mentale, elle s'adressait surtout aux spiritualistes, aux église pentecôtistes. Un jour, un patient est venu me consulter et je lui ai demandé ce que je pouvais faire pour lui, quel était son problème. Il m'a répondu que je devrais le savoir et, devant mon ignorance, il a fini par partir. J'ai découvert plus tard que les médiums portoricains découvraient d'abord à ceux qui les consultent leurs symptômes avant de les en libérer. Dans ce contexte précis, le patient était perdu car il n'y avait pas eu entre lui et moi le minimum d'accord culturel pour que je sois acceptable comme psychothérapeute. Il a suffi que le Révérend Père de l'église pentecôtiste annonce qu'il s'occupait des éléments spirituels et que je m'occupais des éléments matériels, pour que, dans cette construction-là, ce patient revienne me voir. Il existait de nouveau un minimum d'accord entre nos visions du monde. L'important est de créer une alliance telle que, bien qu'étant à distance, nous ne perdions pas les individus qui nous consultent. Être trop proche ne sert à rien non plus : si l'on pense comme eux, quelle perspective autre pouvons-nous offrir ?

Qu'est-ce que la psychothérapie si ce n'est d'élargir le champ du possible, si ce n'est d'amener d'autres alternatives en plus ? C'est sur cette corde raide que se constitue la psychothérapie, dans ce contexte à la fois de distance et de proximité.

Pour expliquer ce que sont ces singularités, je donnerai deux exemples : le premier concerne les singularités signifiantes, l'autre les singularités qui ne sont pas réductibles à quelque chose de signifiant.

1. Les singularités signifiantes.

Une étudiante me parle un jour d'une famille où le père a un problème métabolique, la mère est une diététicienne. Ils se sont rencontrés dans un centre spécialisé. C'est une famille aux problèmes physiques constants. La famille a consulté originellement pour un problème de langage chez une des filles.

Dans cette famille, une des règles semble être « Il faut aider ». Le père dira « Sans aide il n'y a pas de communication », la mère dira « Sans aide il n'y a que la solitude », les filles diront « Sans aide il n'y a pas de vie ». Mais, parallèlement à cette règle, en existe une seconde : « On ne doit jamais demander de l'aide ». Le père dit « Pour demander de l'aide il faut être extrêmement limité », la mère « Il faut être à la dernière extrémité », les filles « Ça ne se fait pas ». Ceci explique la double contrainte dans laquelle le thérapeute est pris : « Aidez-nous mais nous ne pouvons pas vous demander de l'aide. » Dans quelle mesure les problèmes physiques de cette famille ne peuvent-ils pas être considérés comme une manière de demander de l'aide à l'autre sans la demander ? Ceci n'est qu'une élaboration purement opératoire de ma part. Je ne prétends pas que c'est ce qui se passe.

Je propose à l'étudiante de rentrer en scène pour recadrer positivement des symptômes physiques comme ayant pour fonction d'aider les autres sans avoir à demander d'être aidé. C'est un échec. Je rentre dans la salle de thérapie pour aider l'étudiante. Je dis bonjour aux membres de la famille, me prends les pieds dans les fils du micro et commence à tomber. Je suis rattrapé de justesse par le père. Je me suis allié ainsi, sans le faire exprès, aux deux niveaux, apparemment contradictoires, à la fois.

Ce type d'assemblage d'éléments singuliers, nous le faisons tous dans notre travail, au niveau verbal ou non verbal. Ceci est tellement en dehors de ce que nous voulons en général consciemment faire que nous ne le retenons pas.

Nous découvrons quelquefois ces assemblages uniquement sur la bande vidéo. C'est un assemblage de singularités signifiantes, car ma chute est très compréhensible dans le contexte des règles contradictoires de la famille.

2. Les singularités non réductibles à un contexte signifiant...

M. E. – Il y a là une différence entre ce que Félix Guattari appelle a-signifiant et ce que j'appelle non réductible à un contexte signifiant. Félix Guattari, quand il parle d'a-signifiant, parle de quelque chose qui ne renvoie pas à un signifiant mais à un référent, comme les notes de musique par rapport à la musique, comme un plan d'une machine par

rapport à une machine, ce qui se branche et crée une production. C'est cela, n'est-ce pas ?

F. G. – Quand il s'agit d'un effet diagrammatique, en effet. Mais il n'y a pas que ça...

M. E. – Pour moi, les éléments hétérogènes ne renvoient pas uniquement à un référent. Ils peuvent constituer des assemblages qui peuvent s'amplifier ou non. Mais ces assemblages ont une vie qui ne renvoie pas forcément à un autre signifiant ou à un autre référent.

Je prendrai un exemple tiré de la correspondance de Kafka. Kafka était dans un sanatorium. Un homme d'origine tchèque lui demande de venir lui rendre visite. Il a une laryngite tuberculeuse. Il montre à Kafka le grand miroir qu'il utilise pour voir le fond de sa gorge, le petit miroir qui sert à irradier grâce aux rayons solaires ses ulcérations, les dessins qu'il a faits des lésions. Kafka décrit la sorte de syncope qui le prend et se trouve défaillant sur le chemin de sa chambre. Qu'est-ce qui fait ce changement d'état chez Kafka ?

Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, lui qui était là entrain de voir ces miroirs, ce dessin, se sent envahi par un état qu'il ne comprend pas ? On peut bien sûr dire qu'il y a un lien avec cet homme qui lutte contre la mort, on peut parler de la lutte dérisoire avec ce miroir comme arme, mille histoires pour rendre compréhensible ce qui est arrivé à Kafka. On pourrait aussi parler de l'assemblage d'éléments singuliers qui ne font pas forcément référence à d'autres niveaux que nous mettons en branle, le niveau des lois d'assemblages d'éléments singuliers entre les individus et nous, existe aussi un niveau de singularités hétérogènes qui créent la différence. Car, comment pourrais-je réduire le choc qui vous saisit à la vue d'une peinture ou à l'écoute d'un concerto à un ensemble d'éléments signifiants ?

La famille qui vient en thérapie attend de nous que tout soit possible. Ce qui complique tout c'est qu'un travail de psychothérapie n'est pas seulement une activité où nous élargissons le champ du possible, c'est aussi un travail sur nos propres limites, sur la finitude, la mort, sur tout une série de choses qui ne sont pas uniquement ce possible de penser en termes de psychothérapie sans penser en termes de condition

humaine, de qui nous sommes, de ce que nous sommes de comment nous voyons le monde... Je me rends compte que quelquefois le plaisir que je prends à mon travail peut donner une certaine impression d'aisance. En réalité, mon travail est celui de quelqu'un qui utilise ses limites.

Lorsque vous ressentez pendant la séance de la colère, de l'irritation, un sentiment d'impuissance... cela n'est pas uniquement une limite mais aussi une force. Pour la famille aussi, d'ailleurs, une évolution nouvelle peut surgir quand ses membres découvrent que ce dont ils se plaignent peut être à l'origine de leur force. Je sens profondément que ce sentiment de limite, incontournable, fait notre richesse. La mort est ce qui fait notre tourment et notre grandeur. J'ai réussi, dans une certaine mesure, des psychothérapies, lorsque j'ai renoncé à croire aux modèles classiques de psychothérapie, lorsque j'ai cru que je ne pouvais plus y arriver. Ceci a relancé le changement chez la famille que je voyais. Lorsque j'ai dit à cette famille que le problème me semblait être celui de la condition humaine et non un problème de psychothérapie ou de psychiatrie, je l'ai pensé, sans que ce soit une astuce ou une stratégie pour tirer les gens de je ne sais quelle impasse.

Ce travail que je fais à partir de cette simulation de famille, ce prétexte est une illustration. Ce n'est pas parce que nous avons une peau qui limite notre corps que la limite du système est là. La limite n'est pas non plus la famille.

Ce qui est important quand vous vivez quelque chose dans un système thérapeutique, est que ce que vous vivez vous dit énormément de choses sur les intersections entre les cartes des membres du système thérapeutique et c'est là-dessus que vous travaillez.

Je ne pense pas forcément en termes de transfert ou de contre-transfert. L'analyse des constituants du système thérapeutique ne peut être réductible en ces termes. Vous n'avez que ce que vous sentez, vous êtes le baromètre, l'outil, membre du système, qui s'étudie dans le système.

Vous n'êtes pas à ce point tout puissant pour réduire tout uniquement à vous, à votre propre histoire. Vous êtes pris dans un système qui est à la fois la scène thérapeutique présente et le contexte beaucoup plus large dans lequel baigne ce système thérapeutique. Il est important de ne pas simplement se dire

« c'est tellement compréhensible ce que je vis par rapport à ma famille d'origine ». C'est ce qui se passe aussi. Ce n'est pas par hasard peut-être que c'est cet aspect qui va être amplifié et non un autre. Mais c'est amplifié également parce que cela a une fonction dans ce système, pas uniquement parce que c'est votre marotte. C'est la conscience de la limite d'un être qui n'est qu'une corde d'un instrument dont le système joue pour maintenir son thème à l'abri de certaines variations. Vous construisez le réel tout en étant construit par ceux que vous construisez dans le processus de cette construction mutuelle. De nouveau apparaît le paradoxe qui m'empêche de différencier le dehors et le dedans, dans ce mouvement où je ne connais de moi que moi connaissant. Le moi connaissant n'est pas séparable de comment on me connaît. C'est dans l'interface entre ces constructions que se crée le système thérapeutique sur lequel nous travaillons en étant travaillés par lui. L'important est de s'utiliser de la meilleure manière possible pour débloquer les systèmes dans lesquels nous sommes pris. La façon dont cela est donné, le dogme de référence, ne sont pas cruciaux. Les théories que nous annexons au fur et à mesure de notre démarche le sont pour élargir nos champs d'intervention, pour nous permettre de devenir plus créatifs, plus ouverts.

Il me semble important de ne pas se préoccuper constamment d'orthodoxie.

Ce que je fais peut être appelé « analyse moins réductrice » ou « approche systémique » dans la mesure où le système n'exclut pas d'autres niveaux, que ces niveaux soient génétiques, neuro-physiologiques, culturels ou autres.

« Où vais-je mettre mon levier pour remettre ce rocher en route ? » La réponse n'est pas fonction d'une théorie uniquement mais fonction du mariage entre la théorie, le système et moi en tant que partie de ce système. Ce que je vais faire n'est pas ce que vous allez faire, d'où, à chaque fois, un travail différent dans un système particulier.

Retour à la simulation.

Mony (s'adressant à l'actuelle femme du père) : « Madame, vous avez l'air triste. »

Madame : « Triste ? Je ne comprends pas... »

Mony (à la deuxième fille qui n'a pas encore parlé) : « Et vous, vous comprenez ? Comment vous appelez-vous ? »

Éric : « Éric. J'ai 28 ans. Je suis leur fils aîné et le frère de Catherine. »

Mony : « Où êtes-vous, Catherine ? »

Catherine : « Je suis avec mes copains, ils m'appellent. Je les entends, j'entends leurs voix. »

Mony (à l'audience) : Tout d'abord, il n'est pas inintéressant que la famille simulée ait choisi une jeune fille pour jouer le rôle d'un jeune homme.

Par ailleurs, on peut penser que la patiente désignée, lorsqu'elle dit être ailleurs, nous montre ici et maintenant ce qu'elle fait toujours : « Je suis d'autant plus ici que je suis ailleurs. » Mais comment être ici tout en étant ici ? En disant : « Je ne suis pas ici car si je dis que je suis ici, je devrais être ici. Par contre, si je ne suis pas ici, je peux être à la fois ici sans être ici. »

S'il y a une double contrainte réciproque « Sois là, mais n'y sois pas », j'y réponds en y étant sans y être. Une des hypothèses à vérifier est : « Quelles sont les règles de la famille qui font qu'il faut qu'elle soit là sans y être ? » Quelle est la fonction non seulement du fait qu'elle soit psychotique mais aussi du sens des éléments qu'elle livre à ce moment-là ?

Faire un travail au niveau d'un système, au niveau de la fonction d'un symptôme ne signifie pas pour autant abandonner le sens de ce qui se dit.

M. E. – Discutons, si vous voulez, ce dernier passage.

A. – Moi, je trouve épouvantable de dire que c'est fonctionnel d'être psychotique (...) Parce que, quand on dit quelles sont les règles de famille qui font que X soit là sans y être, justement c'est tout ce système judéo-chrétien, où il y a une sorte de responsabilité, de sens en dernier ressort, qui fait que ce sont bien les règles du système qui font que même s'il y a un canard boiteux, son boitage est fonctionnel dans le système. Or, je ne suis pas si sûr que cela soit vrai.

M. E. – Tu as raison d'insister sur l'aspect réducteur de la fonction. Mais, ce que je dis n'est qu'opérateur. Je ne me situe pas par rapport à la vérité du sujet ni par rapport à la vérité du système. Je me situe uniquement par rapport à : « comment, moi, l'artisan, je vais mettre un levier à un

moment donné pour que la situation se débloque, pour que d'autres possibles puissent s'ouvrir ? »

Retour à la simulation.

Mony : « Monsieur, je ne comprends pas. Que puis-je faire ? »

Monsieur : « Je ne peux rien faire. »

Mony : « Moi non plus et je suis bien ennuyé. »

Mony (à l'actuelle épouse) : « Madame, vous pouvez peut-être nous aider. Votre mari et moi nous ne savons pas quoi faire... Qu'est-ce que vous avez comme collier ? »

Madame : « C'est le disque de Cnossos. »

Monsieur : « C'est un dieu de l'antiquité à la fois positif pour les humains et à la fois dévorant, qui détruit ce qu'il engendre... Je suis sculpteur. Pour vivre, je fais des choses figuratives qui ne me plaisent pas tellement... »

Mony : « Que faites-vous des sculptures que vous faites et qui ne vous plaisent pas. »

Monsieur : « C'est un problème. On navigue entre les sculptures dans la maison. »

Mony : « Catherine, qu'en pensez-vous ? Papa parle de naviguer... »

Catherine : « À mon avis, il s'est un peu planté entre Cronos et Cnossos. Cnossos est un roi. Non, c'est plutôt une histoire de minotaure et de labyrinthe. »

Mony (aux participants) : Voici un exemple de la façon dont se construisent les assemblages de singularités. La médaille que l'épouse porte me rappelle des pièces que j'ai vues dans mon enfance au Maroc.

Le mari confond Cnossos, en Crète, où se trouvaient le Palais du Roi Minos ainsi que le Labyrinthe construit par Dédale, avec Cronos, fils d'Ouranos, qui dévorait les enfants que lui avait donnés la Titanide Rhéa, pour éviter, comme le lui avait prédit Gaia sa mère, d'être détrôné par l'un d'eux. Ceci n'empêcha pas Zeus, le plus jeune de ses enfants, d'échapper au sort que lui réservait son père et de le vaincre plus tard. Le père qui ne sait que faire de ce qu'il crée et qui ne lui plaît pas, « il navigue entre », me parle d'un dieu qui détruit ce qu'il engendre.

La patiente désignée me propose un mythe plus optimiste, celui où Ariane tire d'affaire Thésée grâce à une pelote de fil magique que lui avait remise Dédale.

Apparemment, ce sont deux approches contradictoires mais vous risquez fort si vous suivez Ariane de découvrir que les choses ne sont pas si simples que cela et que ce système n'est pas forcément prêt au changement que vous voudriez lui imprimer. Après tout, le Minotaure que tue Thésée est le demi-frère d'Ariane et le mythe ne nous raconte-t-il pas qu'après s'être sauvé du labyrinthe, Thésée abandonna Ariane endormie sur le rivage de Naxos ?

De surcroît, le Labyrinthe, d'après certains, doit son nom à la « Labrys » ou hache double des Crétois, qui figurait les deux aspects de la lune et qui symbolisait la puissance créatrice et destructrice de la déesse.

Cronos de la même manière, sous le nom de Saturne, n'est-il pas associé à un Âge d'Or où il fit fleurir la paix et l'abondance ? Par ailleurs, c'est en Crète également que Rhéa, avec la complicité de Gaia, trouva asile et c'est là que, dans une caverne, elle confia le petit Zeus aux Nymphes et aux Curètes. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, le traître du mélodrame peut très bien réciter ses lignes comme le fait le jeune héros. Derrière l'antagonisme apparent, ils interprètent la même pièce.

Mon problème est de marier Cnossos et Cronos : un lieu et un dieu. L'intérêt de ce genre de travail est d'oser rêver car du coup on s'inclut. Ce qui se construit, se construit avec moi comme partie prenante...

Je suis confronté à des cartes. Pendant longtemps nous avons essayé de construire des cartes à partir d'un territoire, par exemple « comment fonctionne un système ouvert à l'équilibre ou hors de l'équilibre ? ». Des cartes ont ainsi été élaborées pour rendre compte du fonctionnement des systèmes ouverts. Aujourd'hui, nous sommes passés à une seconde étape. Ce qui compte, c'est la relation entre les cartes, pas entre le territoire et les cartes. Ce qui s'est construit ici est l'intersection entre les cartes de cette famille, mes cartes et les vôtres. C'est à l'intersection de ces cartes que se situe le système thérapeutique. Le thérapeute est le liant entre les cartes et crée de nouvelles intersections pour élargir le champ du possible.

(La transcription que les organisateurs de la rencontre m'ont transmise s'arrête ici. Il manque la manière dont j'ai essayé

d'élargir le champ du possible de cette famille simulée et je voudrais la décrire ci-après.

J'étais confronté à deux positions possibles : l'une consistait à m'allier au non-changement en reprenant le mythe que proposait le père quitte à amplifier en second temps l'aspect positif de Cronos. Je pouvais aussi tenter de changer de niveau. Il est évident que des dizaines d'autres voies s'ouvraient mais à ce moment précis de la simulation, ce sont les deux qui m'étaient les plus proches.

J'ai alors changé de place, je me suis assis dans la famille entre l'épouse et Catherine et j'ai proposé une minute de silence. Catherine m'a demandé : « Pour faire le deuil de qui ? » J'ai répondu que je ne savais pas et j'ai demandé aux membres de la famille de me dire pour qui cette minute de silence pouvait être faite. C'est alors que le père a commencé à parler des morts de sa famille d'origine et de la très grande distance entre lui et le reste de sa propre famille. Peu à peu, une lecture nouvelle de la situation de Catherine pouvait se faire, un autre possible s'ouvrait.)

J'ai commencé ce texte en m'adressant à une audience que j'ai rencontrée. Je le finis en m'adressant à des personnes que je ne peux imaginer.

Un élément constant demeure cependant : ce que je raconte n'importe que s'il vous touche.

Ce qui naîtra de cette intersection de cartes, les vôtres et ce que j'ai décrit des miennes, vous appartient.

Discussion faisant suite à l'exposé

J.-C. P. – En ce moment je suis en train d'essayer de comprendre quelque chose à ce que je fais avec un patient. Il est beaucoup question de cartes justement. Mais, pas tout à fait dans les mêmes termes, parce que je n'ai pas réglé mon compte avec les territoires. Il y a, par exemple, des territoires figurés, me servant beaucoup dans mon travail, qui sont d'une part la géographie et d'autre part le corps. J'ai l'impression de m'appuyer sur la cartographie imaginaire du corps et la carte planétaire, géographique. Ou encore une carte géologique abstraite. Le terrain, en un mot.

M. E. – C'est intéressant. Pour revenir à cette histoire, je vois une pièce d'or et je pense à des choses qui me sont familières. Puis, on me parle de Cnossos, de Cronos, des malentendus apparaissent. On me raconte des mythes, mais moi, je pense que ce n'est pas forcément la voie royale. Bien que cette histoire de mythes ne soit pas inintéressante, car après tout le brave Thésée tue le Minotaure qui est le demi-frère d'Ariane et celle-ci sera abandonnée par celui qui l'a enlevée. Par ailleurs, Cronos est décrit comme une sorte de dieu qui dévore ses enfants, mais sous un autre nom il est un dieu plein de gentillesse. C'est extrêmement intéressant cette double face qui me fait penser justement à la « labrys », à la hache crétoise. Alors, pour moi, la minute de silence, c'était une manière d'offrir un lieu de rencontre possible des différentes constructions du réel des participants.

J.-C. P. – Moi, je pense au commencement de catalogues que j'avais essayé de monter à propos de ce cas dont je parlerai, peut-être, plus tard dans l'année. J'avais décrit tout une série de séances, de situations très compliquées. Dans cette pratique, j'ai essayé de diviser mon travail en trois catégories de procédés. Il y avait évidemment *l'interprétation* – ca m'arrive de temps en temps de dire quelque chose. Je m'aperçois tout d'abord que ça marche. Je me dis que je sais pourquoi ça marche, mais ça ne veut pas dire que j'aie raison. Ça c'est une intervention de sécurité. Je me dis : ca porte ses fruits, je sais pourquoi. Le deuxième « truc » est de l'ordre de *l'intuition*. Je dis quelque chose, je ne sais pas pourquoi et ça marche. Donc, ça fonctionne mais je ne sais pas pourquoi, contrairement à la première démarche. Le troisième ordre d'intervention, c'est : *j'essaye* quelque chose, ça marche ou ça ne marche pas. Alors là, c'est l'insécurité totale. Puis, je m'étais aperçu que les premières interventions sont souvent de caractère verbal et signifiant, ce sont souvent des phrases. Au bout d'un certain temps, je me suis rendu compte que les deux premiers types d'intervention appartiennent à un ordre discursif et le troisième plutôt à quelque chose de justement beaucoup plus autoréférencié ; il se crée un régime de signes ou tout simplement des matériaux au fur et à mesure d'un mode d'existence. Ça, c'est quelque chose qui est de l'ordre du changement de registre. À ce moment-là je n'ai pas le

sentiment de faire quoi que ce soit de « consécutif à », ou pris dans une chaîne quelconque de significations. Il s'agit plutôt d'une autre procédure : j'ai l'impression de faire jouer un peu plus ma carte, mes cartes, des « trucs » dont je ne me sers jamais habituellement dans une cure psychanalytique. Si je ne m'en sers pas, je vais me trouver vraiment dans de très grandes difficultés. À d'autres moments, je me sens requis de faire n'importe quoi, en faisant confiance à ce « n'importe quoi » qui ressortit à ma carte et pas du tout à celle du patient. En revanche, dans les deux premiers types d'énonciation, j'ai le souci d'être en relation avec ce que je crois être ses matières, ses objets.

F. G. – Ces expressions revêtent une connotation d'angoisse et de culpabilité, lorsque tu as recours à ces atouts.

J.-C. P. – C'est qu'à ce moment je me sers de tout un système de justifications théoriques, d'une part, et de justifications imaginaires d'autre part. C'est un sacré « truc » : passer sans arrêt à autre chose, desserrer l'étau, faire de l'espace pour ainsi dire, élargir les possibles. Parce que sinon, c'est vite terminé. Et, l'autre « truc », en effet, c'est de me dire de temps en temps, travaillant dans mon bureau, qu'il n'y a aucune raison de penser que mon bureau est différent de La Borde, par exemple. C'est un vaste espace où il se passe beaucoup d'événements, où interviennent beaucoup d'objets qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Le mieux est de me servir des atouts qui sont là.

F. G. – Je voudrais encore te demander si ce type de déclenchement – comme si tu branchais un programme de sécurité, un programme existentiel – vient en réponse à un certain nombre de signaux d'inquiétude et d'angoisse.

J.-C. P. – Bien sûr, tout à fait.

F. G. – Mais, y a-t-il aussi des signaux de *culpabilité* ?

J.-C. P. – Il s'agit plutôt de *perplexité* : je ne sais pas quoi faire, je n'ai aucune idée. Quand je n'ai aucune idée, le mieux est que je fasse quelque chose qui n'a rien à voir avec la situation ou qui n'a plus du tout le souci d'être cohérente.

A. – Je pense qu'il y a un être physique de l'analyste. Je voudrais revenir sur l'exposé, sur ce que Marc Augé, ethnologue africaniste, appelle le symbole. Pour lui, le symbole est une concaténation de sens, dont le langage ne peut rendre compte

d'aucune façon. Selon Marc Augé, interpréter revient à changer le centre de gravité. Or, la minute de silence où tu vas (s'adressant à Mony), entre la femme et la fille, cela revient à changer le centre de gravité de la famille, tel que tu l'as énoncé au début de ton exposé. La gravité correspond un peu au sens de la composition sociale. Pour ma part, je pense qu'un des enjeux fondamentaux de l'analyse, c'est que le centre de gravité est « mal foutu » et qu'il y a besoin de savoir où il est. De ce point de vue, le choix de l'analyste, en tant que personne physique et sociale, est fondamental pour entendre ce qu'il va dire.

F. G. – Je reviens à ce problème de la différence entre les cartographies concrètes et les cartographies spéculatives. On peut se noyer totalement dans les descriptions d'une cartographie concrète. Ainsi les cartographies spéculatives sont là comme pour leur donner du champ. À cette fin, il convient que leurs rapports soient le plus distant possible, le plus abstrait, le moins référencié. J'avais cité l'exemple des cartographies spéculatives théologiques. Elles acquièrent d'autant plus de pertinence dans une période donnée de l'histoire de la religion qu'elles survolent de plus haut ce qui se passe effectivement au niveau, par exemple, du travail quotidien d'un curé de campagne. C'est cette extériorité au concret, cette déterritorialisation, qui garantit leur extensivité et qui leur ouvre différents champs de possibles, précisément, pour que puissent coexister d'autres types de cartographies, d'autres interprétations. Les grandes querelles théologiques ont toujours été liées à des enjeux non religieux, en particulier, à des transformations sociales d'envergure.

Avec l'affaissement du freudisme, avec l'incapacité du lacanisme à imposer un nouvel œcuménisme psychanalytique, la question se pose à nous de ré-élaborer des instruments conceptuels et pratiques nous donnant une intelligibilité et une prise sur les systèmes contemporains de production de subjectivité. À cette occasion, il s'agit avant tout de sortir, ou de favoriser la sortie, hors des descriptions cliniques classiques, aux catégories trop réductionnistes, qui ne nous permettent pas d'appréhender la complexité réelle des agencements d'énonciation, aussi bien dans leurs dimensions sociales (post-personnelles) que dans leurs dimensions esthétiques

(pré-personnelles). On voit que le problème déborde de beaucoup ce qui se passe dans le cabinet du psychiatre, du psychanalyste ou du thérapeute de la famille. Ces questions de cartographie des formations subjectives et de modélisation processuelle auto-référencée concernent également la vie institutionnelle dans les hôpitaux psychiatriques, les écoles, les prisons, l'ensemble des instances primaires de la vie sociale et aussi les médias et les instruments de production de subjectivité à grande échelle.

Les références structuralistes et systémiques constituent, à mon sens, des mythes trop pauvres, puisque précisément il s'agit de réintroduire dans les protocoles analytiques des dimensions polyphoniques dont la richesse ne peut que leur échapper. Il y a là comme un appel de narrativité, une volonté de faire rentrer des catégories de subjectivation ne cadrant plus avec le style rationaliste, positiviste, behavioriste de la plupart des opérateurs actuels.

D'où ce recours aux « concepts du Candomblé », au Brésil, ou aux médecines parallèles et cela, aussi bien dans les pays du tiers-monde que dans les pays comme les U.S.A. Nous devons construire des systèmes qui, tout en nous garantissant un maximum d'abstraction extensive, de déterritorialisation processuelle, nous permettent de donner leur pleine portée à toutes les dimensions de singularité, à tous les comportements que les thérapeutes en blouse blanche, ou les psychanalystes aux chaînes signifiantes bien récurées ressentent comme atypiques. Or il est évident que ce n'est pas avec des mystères de référence comme « Totem et Tabou », ou les mythes de la triangulation œdipienne qu'on pourra avancer très loin ! Parce que, je le répète, ils ne permettent pas de rendre compte de la singularité des parcours processuels à travers lesquels la subjectivité est susceptible de se reconstruire des territoires existentiels. En revanche, les mythes systémistes unifient incontestablement un certain nombre de scènes, notamment des scènes familiales, corporelles, sociales, au prix, il est vrai, d'une évacuation des contenus, ce qui finalement la ramène dans la tradition behavioriste. Heureusement que toi (s'adressant à Mony Elkaim), par une espèce de miracle, tu réintroduis les contenus par la fenêtre de l'édifice systémiste !

M. E. – Je suis resté à ce champ systémiste, à cause de son aspect complètement ouvert. Son ouverture ? C'est qu'il n'y a pas d'orthodoxie. Il y a différentes manières de faire, de travailler. C'est vraiment un champ où les possibles restent multiples. Par ailleurs, comme domaine pragmatique, constitué par des théoriciens qui ont rationalisé leurs pratiques, poison et contre-poison coexistent. D'après moi, bientôt va sonner le glas de cette situation où la non-théorisation et l'aspect « débile » des théories, dans le domaine systémique, ont permis une créativité extraordinairement riche et la coexistence de personnes venues d'horizons différents. Je crois, hélas, que l'aspect riche des thérapeutes familiaux, lié non pas à leurs théorisations mais à leurs pratiques, risque de se terminer avec l'institutionnalisation de leur champ. Nous serons, alors, dans une situation où on aura une chapelle de plus.

J.-C. P. – Tu vois, tu parles déjà du futur !

F. G. – Il ne faut pas oublier que l'École Freudienne a basculé sur des histoires de qualification, de « passé », etc. Tout ça tournait autour d'une phrase célèbre de Lacan : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même. » On voit qu'il y a bien eu transfert d'une problématique de contenu sur des questions d'organisation, donc de méta-modélisation.

Le problème dans ce domaine n'est pas de s'abandonner à je ne sais quelle irrationalité absolue, au « n'importe quoi », mais de repenser la problématique de l'énonciation et, en particulier, des procédures de légitimation. Qui autorise qui ? S'agit-il d'une autorisation absolue, impliquant des instances hiérarchiques, ou d'une légitimité transitoire, contractuelle ? Je reviens à un passage du texte de Mony, qui m'a beaucoup intéressé : c'est son espèce de discours humaniste, qui constitue une forme de réapparition d'un style d'expression en apparence obsolète. Cela renvoie au même type de question que je posais à propos de l'angoisse et de la culpabilité : ça implique la gestion de différents niveaux d'énonciation, de logiques parallèles, de registres hétérogènes de discursivité (encodage, moulage, emballage, noyade, on peut recourir à toutes les images qu'on veut !). Cette gestion polyphonique de l'énonciation appelle une sorte de théorie généralisée du transfert. Alors que le transfert a été conçu en termes manichéistes

d'oppositions binaires : « Je t'aime, je te hais... », on voit qu'il faudrait pouvoir disposer d'une gamme jouant sur de multiples registres. C'est-à-dire qu'au lieu de jouer le transfert avec une flûte à deux notes, il faudrait l'interpréter au moyen d'une orchestration extrêmement complexe.

